



Petit Courrier des Dames.
Rue Meslée, N^o 25.

*Robe de percale garnie de crevés et de volans, Spencer en gros de Naples crêpé
 Chapeau de crêpe lisse Blouse d'enfant en toile écrue.*

PETIT COURRIER DES DAMES,

OU

*Nouveau Journal des Modes,
des Théâtres, de la Littérature et des Arts.*

Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec sept gravures par mois dont une d'homme. Prix de l'abonnement, 9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six mois, 36 fr. pour l'année. On paie de plus 50 c. par trimestre pour les départemens, et 1 fr. pour l'étranger. — On s'abonne au Bureau du *Petit Courrier des Dames*, rue Meslée, n^o. 25; chez COLLIN DE PLANCY, libraire, boulevard Montmartre, n^o. 25; PAIN-PARRÉ, PONTHEU, au Palais-Royal, MARTINET, rue du Coq S.-Honoré, et chez tous les libraires et directeurs des postes. Les lettres, paquets et envois d'argent doivent être envoyés francs de port au Bureau.

MODES.

LORSQUE l'esprit est livré au tumulte du monde, les sensations se heurtent, se confondent, et ne laissent dans le cœur que la trace des émotions, sans qu'on puisse y retrouver le souvenir d'un sentiment. Trop souvent la légèreté d'une jeune femme l'entraîne dans cet abus du plaisir, dont l'encens vient l'enivrer dans ses plus belles années; mais il est un instant où les droits les plus doux de la nature viennent remplacer les plaisirs idéals de l'imagination, et faire apprécier le véritable bonheur. Églène vient en offrir un exemple touchant: les charmes d'une fête, l'attrait de la toilette, n'ont pu la résoudre à abandonner sa fille, qui sollicite une promenade avec sa jolie maman. Églène ne pense plus à la réu-



nion où elle est attendue, elle pare son enfant d'une petite robe de toile écrue, garnie de trois lignes ponceau, une ceinture de maroquin de la même couleur en fixe les plis, et son joli chapeau de paille vient réceler les longs cheveux qui ombragent son cou. Églène ne met guère plus de coquetterie à sa toilette; une robe de perkale garnie de crevés, un spencer en gros de Naples crêpé, sont le plus simple costume que comporte la mode, et que permet la saison : un chapeau de crêpe lisse qui exige à peine un coup-d'œil au miroir, tant il sied bien à sa physionomie, termine ce simple négligé; et Églène, heureuse du plaisir de sa fille, et parée de sa fraîcheur, est mille fois plus intéressante que toutes celles qui passent auprès d'elle entourées de l'éclat du luxe et des accessoires de la coquetterie.

Mais en admirant l'effet avantageux que produit sur la physionomie d'une femme le charme d'un sentiment heureux, il est trop de leur intérêt de préserver la délicatesse de leurs traits des atteintes du soleil, pour que l'on ne s'attende à voir reparaitre, ainsi que dans tous les étés, un grand nombre de chapeaux de paille.

Cette coiffure, si favorable pour la saison, s'est reproduite bien plus généralement depuis l'invention des chapeaux de coton; mais ces derniers viennent d'obtenir un nouvel avantage, par le procédé chimique qu'emploie madame veuve Delabarre, rue de Tracy, n°. 9, pour les blanchir et les teindre en toutes couleurs, surtout en celle de belle paille d'Italie. Elle est la seule qui possède un apprêt que le tems ne peut faire jaunir. Il n'a rien de farineux, et a la propriété de donner l'éclat du neuf à la tresse la plus vieille, et de la rendre souple sans molesse; elle a trouvé le moyen de ramener d'un très-beau blanc ceux qui ont été teints.

La transition d'une saison à une autre laisse au goût peu de moyens de fixer une mode définitive. On retrouve dans les toilettes des nuances d'hiver et d'été qui, dans cet instant, déconcertent les projets et paralysent le choix. Les spencers, qui offrent l'avantage d'un costume mixte, sont assez généralement adoptés.

Nos élégantes ont inventé une nouvelle forme de robe, quelles nomment *robe à la missionnaire*..... Les dames auraient-elles la prétention de chercher à convertir les hommes?

ou, s'étant pénétrées de la fragilité des choses humaines, sont-elles disposées à abandonner tous les vains plaisirs du monde pour se retirer dans quelque ermitage solitaire? et déjà s'occupent-elles à prendre le costume d'un pieux cénobite? Voilà les naïves questions qu'adressait un bon jeune homme, tout frais débarqué de la Basse-Bretagne, au grave personnage qui se trouvait placé près de lui..... Mon ami, lui répondit avec un sourire sardonique, cet Aristarque des salons..... Vous savez que *l'habit ne fait pas le moine* : c'est ici le cas de citer ce proverbe. Ces robes à la missionnaire sont très-favorables à développer les avantages d'une jolie femme. Ces plis onduleux qui se drapent autour de la taille, donnent quelque chose de plus piquant encore au charme d'une tournure gracieuse; il semble que l'on voudrait en cacher tout le mérite, et l'œil curieux cherche à s'arrêter sur la beauté de formes que l'imagination devine.

Les voiles mystérieux dont les femmes cherchent à envelopper leurs attraits, leur donnent un nouvel appas, et je suis bien sûre qu'elles ont médité un nouveau moyen de séduction, en inventant cette mode, bien loin de vouloir chercher à nous inspirer des idées philosophiques. Laissons médire les méchants, et ne nous arrêtons qu'à faire valoir cette jolie mode nouvelle, qui va nous sauver de tous ces embarras de garnitures, d'ornemens, etc. Ces robes à la missionnaire ne se font encore qu'en barège écossais; elles imitent beaucoup les blouses que portent les enfans. Une simple ceinture semble en réunir tous les plis, pour en former un corsage. Dire que ces robes vont parfaitement à toutes les femmes; ce serait trop généraliser l'usage de cette nouvelle mode; mais pour peu que vous soyez très-mince, et passablement jolie, vous paraîtrez charmante dans une *robe à la missionnaire*.

La plume altière le dispute encore avec avantage aux jolies fleurs de printems. Les chapeaux sont aussi chargés de plumes qu'ils l'ont été cet hiver. Ces plumes sont presque toutes panachées ou plutôt monchetées en blanc, rose ou ponceau. Nous avons vu une coiffure en cheveux que l'on pourrait appeler *coiffure en rosier*. Des roses détachées étaient placées par toute la tête, et se trouvaient seulement séparées à l'intervalle de quelques boucles, ou d'une tresse de cheveux.

LA CONSULTATION.

L'AUTRE jour, chez un avocat de mes amis, je fus témoin d'une consultation qui me parut assez curieuse : je crains qu'elle ne demeure renfermée dans le sein d'une famille ; et comme je pense qu'on ne doit jamais rien dérober à l'instruction publique, je veux lui raconter cette anecdote :

Il s'agit de deux frères, qui, sans être bien riches, avaient beaucoup plus à se louer de la fortune que de la nature ; car celle-ci les avait traités l'un et l'autre en véritable marâtre. L'aîné était sourd presque de naissance ; et le cadet était aveugle. Ils avaient pour voisin un original, qui n'était précisément ni oculiste, ni médecin, ni chirurgien, mais qui cependant était tout cela à la fois. Il avait des secrets, ne professait rien, et se mêlait de tout ; ne voyait pas un malade, sans avoir envie de le guérir, et aimait à faire des cures comme d'autres aiment à faire des mariages.

A peine eut-il connu les deux frères, qu'il se mit dans la tête de les guérir : il commença d'abord par les saluer quand il les rencontrait : il leur faisait beaucoup de politesses ; il épiait toutes les occasions de leur rendre les petits services de voisin ; bientôt il les arrêtait en passant pour causer avec eux : vinrent ensuite les visites d'honnêteté ; enfin, quand il eut bien disposé les choses, il les pria de vouloir bien se laisser guérir par lui ; mais il les pria avec cette timide inquiétude que donne une grande envie d'être exaucé : il offrait ses services comme un véritable amant fait une déclaration d'amour. Ils furent acceptés ; et ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que cet homme bizarre réussit dans son projet. J'ignore quelle recette il employa : ce que je sais fort bien, c'est que presque le même jour que le cadet vit clair, l'aîné entendit très-bien ; mais voici ce qui est résulté de ces deux cures étonnantes.

Le cadet, quoiqu'aveugle, avait fait connaissance avec une jeune personne qui venait souvent causer avec lui. Cette jeune personne avait un son de voix si doux, si agréable, un organe si sensible, qu'il en devint amoureux. Il parvint à s'en faire aimer, et il pouvait s'appeler heureux ; car pouvant être presque toujours avec elle, il n'avait pas le tems de sentir l'ennui.

Hélas ! le pauvre garçon, en recouvrant la vue, perdit à la fois tous ses plaisirs, parceque cette jeune personne, dont l'organe charmait son cœur, n'était ni jolie, ni bien faite. Cette laideur auparavant n'existait pas pour lui, puisqu'il ne la voyait pas. Que dis-je ? il la voyait par les yeux de l'imagination, et il la voyait jolie. Le charme de sa voix se répandait sur toute sa personne, maintenant elle a perdu pour lui jusqu'à l'agrément de son organe. Ce qu'il voit aujourd'hui gâte ce qu'il entend. Illusion ! réalité ! le pauvre clairvoyant a tout perdu.

Passons à l'histoire de l'ainé. J'ai dit qu'il était sourd, mais sourd à ne rien entendre : le sens de l'ouïe était absolument nul pour lui. Il s'était aussi avisé d'aimer ; mais sa maîtresse ne ressemblait nullement à celle de son frère : c'était la plus charmante figure, et la plus jolie taille du monde. Il ne pouvait pas l'entendre ; mais il avait tant de plaisir à la regarder, qu'il n'avait pas le tems de désirer rien au-delà. D'ailleurs, deux beaux yeux lui disaient qu'il était aimé ; qu'avait-il besoin d'en savoir davantage ? Enfin il avait le bonheur de la trouver parfaite en tout, quand ce sorcier, en lui rendant l'ouïe, vint lui apprendre quelle était bête : il entend aujourd'hui ce que dit sa maîtresse, et il n'entend que des sottises. Enfin, par cette cure, la maîtresse a perdu sa beauté, car les yeux de l'amant ne la trouvent plus jolie depuis que son oreille entend, et lui a perdu tout le plaisir qu'elle lui donnait.

Les deux frères, s'étant confié mutuellement leurs chagrins, regrettèrent les heureux jours de leur incommodité. En vérité, se dirent-ils, nous avons bien affaire que ce malade dit homme se donnât tant de peine pour nous rendre malheureux. Ils allèrent le trouver, et lui firent des plaintes amères sur leur guérison ; ils se fâchèrent contre lui ; et celui-ci étant tombé dans la plus grande rêverie, garda un profond silence, qu'il rompit enfin par ces mots, prononcés d'un ton bien flegmatique : « Tant il est vrai qu'en multipliant autour de l'homme les moyens de jouir, on n'ajoute pas toujours à son bonheur ! »

Cette réflexion philosophique, à la quelle ils ne s'attendaient pas, mit les deux frères dans une colère épouvantable.

Plaisante manière de nous consoler, s'écriaient-ils, que de nous débiter une froide moralité, qui ne rendra jamais à nos maîtresses ni la beauté ni l'esprit !

Ils le quittèrent furieux , et coururent chez un jurisconsulte, pour savoir s'ils n'étaient pas fondés à attaquer cet homme en justice, et à demander de forts dommages et intérêts : car enfin, disaient-ils, il nous a fait plus de mal que s'il nous avait fait perdre notre fortune. On se doute peut-être de la réponse du jurisconsulte : il leur répondit que la loi n'avait pas prévu le cas où ils se trouvaient, et les deux frères sortirent aussi mécontents de lui, que s'il avait donné à chacun d'eux un sens de plus.

Pour moi, cette aventure me jeta dans de grandes réflexions; et je finis par dire tout bas : Bon dieu ! si je me trouve jamais dans la situation où étaient ces bonnes gens, préservez-moi des médecins.

VARIÉTÉS.

Il vient de paraître chez tous les libraires un recueil de nos poètes modernes. Au moment où les agréments du printemps viennent rappeler dans les campagnes, les habitans fatigués des plaisirs de la ville, chacun s'occupe à rassembler tout ce qui peut ajouter aux jouissances champêtres. Les politiques emportent les ouvrages les plus profonds de la diplomatie et vont auprès d'un bosquet de roses, décider sur le destin des empires : l'auteur s'entoure de ses manuscrits et va rêver la gloire et la fortune, les femmes réunissent tous les ouvrages gracieux qui peuvent charmer leurs instans de loisir et leur imagination.

■ Dans le recueil que nous annonçons, on remarque les séduisantes poésies de M. de la Martine : chacun est certain de trouver dans ses Méditations quelques pensées en harmonie avec ses sentimens. La piété et l'amour y sont revêtus d'images qui touchent profondément les âmes mélancoliques, et l'indifférent y trouve encore un sujet d'admiration dans l'énergie des pensées et la beauté de la poésie. C'est ainsi que les écrits des hommes de génie, dans toutes les circonstances de la vie, ajoutent à nos plaisirs ou nous consolent dans le malheur; et la société pourrait honorer les poètes et les auteurs comme les véritables dispensateurs de nos puissances morales.

— Le premier été aura lieu très-prochainement au jardin

Beaujon : un théâtre spacieux a été construit, pour y faire jouer des pantomimes, et des scènes bouffonnes : les propriétaires ont mis à contribution jusqu'au talent des artistes étrangers ; les danses de corde et de fil d'archal seront exécutées par des Anglaises : en attendant l'époque des fêtes, les chars sont journellement en mouvement et les curieux peuvent y entreprendre des courses qui leur offriront plus de sécurité que celles de Phaéton. Le café et le restaurant sont ouverts pour les plaisirs de ceux qui tiennent à des jouissances moins élevées. Ceux dont les goûts sont moins pacifiques, viennent y suivre le tir au pistolet, et maints amateurs de plaisirs plus tranquilles y vont visiter le superbe plan en relief du canal de Languedoc. On peut ajouter aussi que la fraîcheur d'une première verdure, l'éclat des fleurs qui couvrent les arbres, offrent dans cet instant aux admirateurs de la nature, tous les charmes du printemps, et que ce jardin présente enfin une réunion des avantages qui peuvent satisfaire tous les goûts.

THEATRES.

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.

Représentation au bénéfice de Mademoiselle Georges.

C'est avec un double plaisir qu'on assiste aux représentations données au bénéfice d'un acteur chéri, lorsqu'on sait que cette jouissance n'est point le précurseur des regrets que ferait éprouver sa retraite : mademoiselle Georges qui, nous l'espérons, restera encore long-tems au théâtre, a dû être aussi satisfaite des témoignages d'intérêt que lui a donné la foule immense des spectateurs qui s'est portée à sa représentation, que le public a été heureux de lui prouver qu'il rendait à son talent le juste tribut d'éloges qu'elle s'était mérité.

Cette représentation, où les artistes les plus distingués ont fait preuve de zèle et de talent, n'a cependant pas offert tout l'accord qu'on aurait pu désirer, mais qu'on ne pouvait raisonnablement attendre d'acteurs peu habitués à jouer ensemble cependant, pris individuellement, chacun a rempli son rôle

d'une manière satisfaisante. L'on n'a pas même désiré que le spectacle fût plus court, bien qu'il n'ait été terminé qu'à minuit et demi.

La recette a produit trente mille francs.

AMBIGU-COMIQUE.

Trois Méprises pour une, comédie vaudeville.

Bien qu'il n'y ait personne qui ne puisse apprécier dans la vie, le *désappointement* d'une méprise, le titre de cette nouvelle pièce avait attiré quelques personnes, au risque de s'exposer elles-mêmes à une quatrième méprise, en espérant un plaisir que n'a pu leur procurer l'intrigue compliquée de cette comédie.

L'auteur aurait pu réfléchir que maintenant les méprises sont tellement usées au théâtre, qu'il était nécessaire de réunir autant d'esprit que de simplicité pour donner à ce cadre si souvent redoré, une apparence de fraîcheur et de nouveauté, et il ne pourra lui-même se *méprendre* sur l'opinion d'un public qui s'est trouvé trop réellement *mépris*.

AVIS.

LES Abonnemens au *Petit Courrier des Dames* datent des 1^{er} et 15 de chaque mois; les personnes dont l'Abonnement expire à ces époques, sont priées de le faire renouveler si elles ne veulent point éprouver de retard dans l'envoi de leur journal.

A ce numéro est jointe la planche 47.

Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, N^o. 46, au Marais.